

Nous habitons ici

Merrily Weisbord

Volume 31, numéro 3 (183), juin 1989

Strangers in paradise / Étranglés au Québec?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31714ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Weisbord, M. (1989). Nous habitons ici. *Liberté*, 31(3), 21–24.

MERRILY WEISBORD

NOUS HABITONS ICI

Le père de mon compagnon vient de mourir. Mon ami trempe dans la baignoire, traîne là et parle pour faire fuir la tristesse. Ses parents, venus au Québec de Pologne et d'Allemagne, en passant par la Belgique, la France et l'Italie, reposent à l'est de Mirabel, passé Saint-François, dans les champs couverts de neige du Québec. Loin, lui semble-t-il, d'où ils étaient partis. Mon ami songe à William Johnson qui se revendiquait des racines québécoises à cause des tombes de sa famille enterrée dans les Cantons-de-l'Est, et la presse francophone osait s'interroger sur la pertinence de pleurer les ossements de la défunte grand-mère de monsieur Johnson. Et pourtant, le caractère sacré de la terre des morts remonte à Homère, dit mon ami, qui cherche à se relier à ses parents, à son destin, à la vie elle-même.

Le père de mon père était maréchal-ferrant; il vint au Québec pour éviter d'être conscrit dans l'armée du tzar. Mon arrière-grand-père maternel fut le grand rabbin de la ville de Québec. Mon père grandit dans l'église Sainte-Sophie, et ma mère sur l'avenue Bagg. Ils adhérèrent au parti communiste durant la guerre civile d'Espagne et je ne reçus aucune éducation religieuse. On m'enseigna à croire à une humanité fraternelle.

L'autre jour, j'étais à la piscine de la polyvalente de Saint-Jérôme, non loin d'où j'écris. Une petite fille grelottait et grommelait tandis que sa mère se hâtait de la sécher et de la réchauffer. À côté de nous, sur le banc, une femme enceinte

observait. Bien frottée, réchauffée, capable maintenant de voir autour d'elle, la gamine énonça prophétiquement:

— *C'est dur d'avoir un enfant**.

— *Tu as raison*, ai-je répondu à la gamine; *comme tu es intelligente!*

La petite me regarda, me regarda de nouveau et puis poussa des cris de surprise:

— *Maman, c'est une Anglaise!*

Ma fille Anna, qui a quinze ans, chante, aime et, ce qui est le plus étonnant, RÊVE en anglais et en français. On devrait la féliciter; au lieu de cela, elle se sent écartelée:

— Ayant étudié dans un collège classique français, j'ai su ce que c'était que de ne pas comprendre les accords grammaticaux du français; on me reprenait chaque fois que j'utilisais la forme féminine *ée*, on me lançait le sempiternel «Ah! t'es anglaise!» J'étais une BLOKE. Et maintenant, à l'école anglaise, je suis une PEPPER. On m'accuse de parler la Redoutable Langue Française et d'avoir, hum! des amis français. Pour ma part, j'estime que les Français peuvent le garder, notre précieux slang anglais, et nous, leurs clichés français, pourvu que je puisse appartenir à un groupe ou à l'autre. N'étant ni «bloke» ni «pepper», j'ai été laissée pour compte dans le froid, ou dans le *cold*, dans le cauchemar linguistique de cette province super cool!

Quand mon aînée, Kim, fréquentait la polyvalente de Saint-Jérôme, elle surprenait souvent quelqu'un qui disait:

— *Fais pas ton Juif!*

Elle eut le courage de dire qu'elle était juive et de demander à ses amis d'être plus prévenants. Quand elle allait manger chez ses amis, les parents de ceux-ci pouvaient lancer la même expression, mais ses amis la défendaient et disaient à leurs parents de ne pas dire cela parce qu'elle était juive elle-même.

Maintenant, Kim a vingt-cinq ans; elle a étudié à Saint-Hyacinthe, est devenue vétérinaire et elle vit avec *un vrai*

* Les mots en italiques sont en français dans le texte.

Québécois; et elle se tient avec son groupe de la polyvalente, Louise, Claudie, Lorraine et les deux Pierre. Elle travaille dans une clinique à Saint-Sauveur où elle a noué de belles relations professionnelles avec nombre d'amis des bêtes. L'autre jour, une cliente, dont elle soigne les animaux, entre avec un cas difficile. Kim cajole le chien et rassure la dame. Ensemble, elles montent le chien sur la table. Le chien pisse et la dame râle:

— *Mon petit Juif!*

Dans les années trente, chez les Anglo, les pouvoirs établis établirent, c'est le cas de le dire, un système de quotas pour limiter l'accès des Juifs à leurs universités élitistes. Ma mère fut reçue, mais pas son frère. Les clubs, les écoles, les vilégiatures étaient interdits à mes parents parce qu'ils n'étaient pas des Anglo, ni des Anglais, ni des Canadiens pure laine.

Aujourd'hui, dans notre milieu réducteur, JE suis une Anglo. Qui pis est, une anglophone, probablement le mot qui sonne le plus faux de tout le jargon dichotomique. Mais ce n'est pas moi. Je ne puis me reconnaître dans des catégories simplistes qui font de moi une personne d'un certain âge, à la veille de la ménopause, vieille, intellectuelle, anglophone.

À mon mur, j'ai collé une image de «Wonder Woman», une photo tirée d'un journal de la *Passionaria* âgée de quatre-vingt-douze ans, et cette citation de Bertrand Russell:

Malgré la mort, l'homme est tout de même libre, durant ses brèves années, d'analyser, de critiquer, de connaître et de créer par l'imagination. À lui seul, dans le monde connu, appartient cette liberté; et en cela réside sa supériorité sur les puissances qui sans relâche contrôlent sa vie extérieure.

J'ai voté «oui» au référendum parce que je croyais qu'un Québec neuf pourrait nous faire progresser vers plus de justice sociale, vers l'égalité des peuples. Maintenant, trop souvent, je me rappelle l'expression du poète montréalais A.M. Klein qui parlait de «l'odeur corporelle de la race», une odeur

qui ne concerne pas que le Québec, mais indigne de celui-ci.

Aujourd'hui, Kim m'annonce qu'elle a été acceptée à Guelph pour des recherches postdoctorales. Elle est assise dans le grand fauteuil du salon, les jambes écartées, et elle est fébrile en pensant à l'Ontario:

— Nulle part ailleurs, je ne me suis sentie aussi *québécoise*. Ils ne rient pas fort au cinéma! Ils ne conduisent pas vite! Ils ne parlent pas français! Ils ne s'embrassent même pas en public! Ils ne s'assoient pas les jambes écartées, même pas les hommes!

Qui est *québécois*? Combien grands sont le cœur et l'imagination du Québec? Mes enfants sont les fleurs de ce sol potentiellement fécond. Il n'y a cependant aucun mot qui les puisse décrire, de même qu'il n'y en a aucun, je crois, pour me décrire moi-même. Notre relation avec le Québec est à la fois simple et formidablement compliquée. Nous habitons ici, ma famille et moi, et sommes liés au sol, puisque nous y avons, pour le meilleur comme pour le pire, pris racine.

(traduit par François Hébert)

*Merrily Weisbord est journaliste et écrivain. Son livre **The Strangest Dream: Canadian Communists, the Spy Trials and the Cold War** est paru l'automne dernier en traduction française chez VLB Éditeur. Elle travaille depuis plusieurs années à la production de documentaires pour le cinéma, la radio et la télévision. Elle prépare présentement un essai sur le vieillissement, basé sur des entrevues réalisées auprès de personnes âgées.*